

Curieux itinéraire d'un intellectuel canadien-français

JACQUES GODBOUT, *De l'avantage d'être né*, Montréal, Boréal, 2018, 284 pages

Denis Monière

Volume 13, Number 1, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Monière, D. (2018). Review of [Curieux itinéraire d'un intellectuel canadien-français / JACQUES GODBOUT, *De l'avantage d'être né*, Montréal, Boréal, 2018, 284 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(1), 7–8.

CURIEUX ITINÉRAIRE D'UN INTELLECTUEL CANADIEN-FRANÇAIS

Denis Monière
Politologue

JACQUES GODBOUT
**DE L'AVANTAGE D'ÊTRE NÉ
MONTRÉAL**
Montréal, Boréal, 2018, 284 pages

Quoi de mieux comme lecture de vacance que de se plonger dans une autobiographie surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un qu'on connaît un peu. J'avais donc apporté dans mon périple sur la Côte-Nord le dernier opus de Jacques Godbout. C'était moins lourd qu'une brique de Michel Onfray et surtout plus amusant même si Onfray nous livre parfois des coups de gueule qui ne sont pas piqués des vers.

J'étais aussi attiré par cette lecture parce que Godbout a été le fondateur de l'Union des écrivains en 1977 et que je lui avais succédé à la présidence quelques années plus tard. Et puis, Godbout m'a toujours intrigué par sa désinvolture et ses engagements à géométrie variable. Sans doute un homme de paradoxe qui sait séduire à la ville comme à l'écran. Auteur prolifique, cinéaste mordant, essayiste percutant, journaliste futé, cet homme a hanté la scène intellectuelle québécoise, traversant les époques et les modes sans coup férir et s'associant aux diverses générations qui se sont succédé durant ce long périple. Avec d'autres, comme Gaston Miron et Hubert Aquin, il a été le prototype de l'intellectuel engagé, mais à la différence des autres, il est toujours resté sur son quant-à-soi, se laissant des portes ouvertes et circulant dans des univers aux horizons idéologiques diversifiés.

Godbout ne s'est pas cassé la tête à inventer une structure narrative. Il a choisi la formule du diariste en résumant ce qui lui est arrivé année après année en suivant l'ordre chronologique de la parution de ses œuvres. Même s'il prétend n'avoir jamais tenu de journal intime (pourquoi faudrait-il croire sur parole un romancier aussi imaginaire?), il a dû s'aider de carnets de notes qui lui ont servi à raconter sa riche existence. Il est difficile d'imaginer que tous les détails qui tapissent les décors de sa vie lui viennent de sa mémoire qui n'est d'ailleurs pas infallible. J'ai à cet égard repéré quelques anachronismes incongrus qu'un éditeur avisé aurait dû repérer comme à la page 72 où il situe en 1962 la visite de la Reine à Québec qu'on a appelé le samedi de la matraque et non comme il se doit en 1964. Il évoque aussi la Maison du pêcheur à Percé en 1963 (p. 82) alors qu'elle fut créée par Paul Rose en 1969. Il se permet aussi

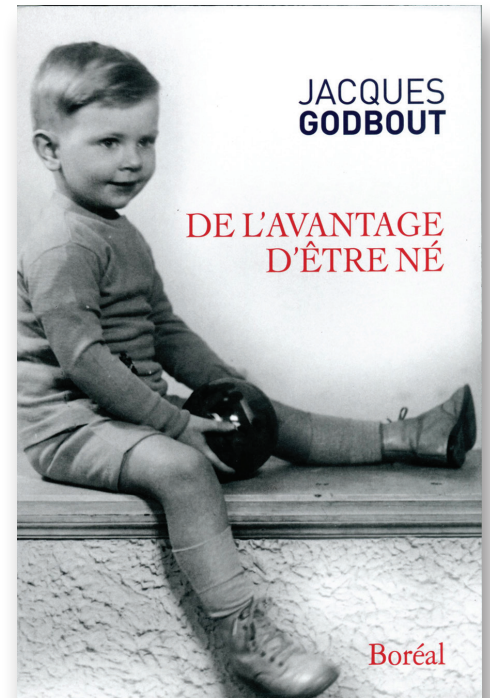
quelques libertés sociologiques lorsqu'il prétend qu'en 1959 les Québécois fréquentaient en masse les plages floridiennes. Mais ce ne sont là que peccadilles.

L'image que Godbout veut laisser à la postérité est celle d'un homme heureux qui a été béni des dieux en naissant à une époque qui lui a permis de réaliser ses ambitions. Tous ses chapitres montrent les avantages qu'il a reçus de la vie. Il était à la bonne place au bon moment. Il fait en quelque sorte le bilan de sa carrière en relatant la genèse de ses œuvres, en les situant dans leur contexte et en exposant leur réception par le public. Il aurait pu intituler son livre « Histoire d'un homme heureux et satisfait », livre qui se termine par cette phrase : « Né dans un pays tranquille, à l'abri des guerres, des famines, des tremblements de terre, des volcans ou des révolutions, je n'ai connu ni drame ni tragédie et je confesse mes privilèges. » (p. 282)

**Auteur prolifique, cinéaste
mordant, essayiste percutant,
journaliste futé, cet homme a
hanté la scène intellectuelle
québécoise, traversant les
époques et les modes sans coup
férir et s'associant aux diverses
générations qui se sont succédé
durant ce long périple.**

Godbout pratique allègrement le « name dropping », car au fil des pages défilent les grands noms de la vie culturelle et politique du Québec et de la France qu'il considère, à la suite de Jefferson, comme sa seconde patrie même si au détour des années quatre-vingts, il s'est converti à l'américanité. Mais l'essentiel du message est que sa valeur comme écrivain et cinéaste a été reconnue à l'étranger selon le vieil adage qui veut que pour être connu au Québec, il faille être reconnu ailleurs.

Caractériser le parcours intellectuel d'un écrivain aussi prolifique que Godbout frôle nécessairement la caricature. Mais je crois que c'est l'agnosticisme qui peut le mieux décrire sa pensée ou la logique de ses choix. Même s'il est discret sur l'origine de sa révolte contre la religion, Godbout a été un des premiers intellectuels à prôner la laïcisation de la société québécoise. Il a été un précurseur en fondant le Mouvement laïque de langue française au début des années soixante. On peut aussi le considérer comme un agnostique sur le plan politique, car il ne s'est pas laissé enfermer



dans un système intellectuel qui aurait entravé sa liberté de choix ce qui explique les oscillations de ses engagements politiques. Il a voulu rester libre de penser autrement. Il se définit lui-même comme un intellectuel engagé, mais pas téméraire. Il a été de cette génération qui a estimé que l'indépendance était souhaitable, mais qu'elle n'était pas réalisable. Il a surfé avec d'autres sur la vague nationaliste en tentant de créer une littérature qui serait nationale, mais sans nation réelle. Il a reproduit involontairement une version modernisée du nationalisme traditionnel qui dissociait l'identité culturelle et l'identité politique. Godbout ne serait-il pas l'incarnation d'une révolution intellectuelle qui est revenue à son point de départ : le nationalisme canadien-français ? Il est sans doute moins coupable que d'autres d'illusionnisme puisque, après tout, il s'est toujours défini comme un réformiste et n'a jamais prétendu changer le monde.

Il a certes été un indépendantiste jusqu'au référendum de 1980, mais par la suite il s'est distancié du nationalisme et a emprunté divers chemins de traverse. Sa diatribe vengeresse (p. 173) contre Gaston Miron, qui, lui, est resté un combattant jusqu'à la fin de sa vie et qui n'a jamais renoncé, procède de cette divergence de philosophie de l'engagement. Accuser Miron d'ethnisme sur la base du souvenir d'une conversation relève du procès d'intention. Il a pu confondre les propos de Jean Ethier-Blais à qui on aurait pu de façon plus plausible attribuer de tels propos.

Godbout a cherché à saisir les tendances de la société avant les autres, à être pour ainsi dire à l'avant-garde des mouvements sociaux. Il nous rappelle à juste titre qu'il a été le précurseur du combat écologiste au Québec. Dès 1973, comme résident de l'Ile-Verte, il s'est attaqué au projet de trans-

De l'avantage... suite de la page 7

port par pipeline de la compagnie Olco qui voulait utiliser le port de Cacouna comme terminal pour son pétrole. La crise du pétrole engendrée par l'OPEP en 1973 lui donnera gain de cause.

L'œuvre de Godbout fourmille d'idées originales. Sa critique des médias fut particulièrement décapante. J'ai été spécialement intéressé par sa théorie du bicéphalisme, qu'il a développée dans *Les têtes à Papineau* publié après l'échec du référendum, qui reprenait sur le mode allégorique la problématique de l'identité canadienne-français déjà analysée par Jean Bouthillette dix ans plus tôt. L'image de l'être à deux têtes permet d'illustrer les tergiversations et l'impuissance qui affectent le destin des Canadiens français divisés et incapables de choisir d'aller de l'avant, soit en sortant du Canada, soit en s'y intégrant jusqu'à la disparition. Pour Godbout, cette

métaphore signifie que le bicéphale est voué à la disparition, car en décidant de se séparer d'une de ses têtes, il ne conservera que celle qui parle l'anglais. La morale de la fable est que la survivance ne serait possible que dans la dualité et l'ambiguïté comme l'avaient préconisée les chantres du nationalisme canadien-français, d'Henri Bourassa à Lionel Groulx. Curieux itinéraire pour un intellectuel aussi talentueux et imaginatif que Godbout que d'aboutir à la soumission volontaire comme avenir de la nation. Que restera-t-il des velléités de littérature nationale qu'il ambitionnait dans une nation évanescence qui refuse de s'assumer pleinement? Réussir sa vie et sa carrière ne semble pas être suffisant pour assurer la suite du monde. ♦

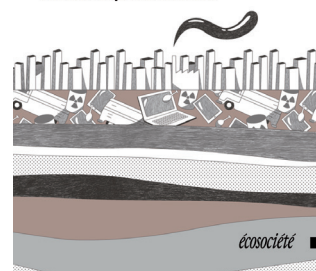
L'œuvre de Godbout fourmille d'idées originales. Sa critique des médias fut particulièrement décapante. J'ai été spécialement intéressé par sa théorie du bicéphalisme, qu'il a développée dans *Les têtes à Papineau* publié après l'échec du référendum, qui reprenait sur le mode allégorique la problématique de l'identité canadienne-français déjà analysée par Jean Bouthillette dix ans plus tôt

IAN ANGUS

Préface d'Éric Pineault

FACE À L'ANTHROPOCÈNE

Le capitalisme fossile et la crise du système terrestre



IAN ANGUS

FACE À L'ANTHROPOCÈNE. LE CAPITALISME FOSSILE ET LA CRISE DU SYSTÈME TERRESTRE

Montréal, Écosociété, 2018, 288 pages

Chaque été, à une date moyenne toujours plus précoce, les journaux nous rappellent que la planète-terre a déjà épuisé ses ressources renouvelables et que nous allons désormais vivre à crédit le reste de l'année, comme si nous disposions d'une deuxième planète inépuisable.

C'est que nous avons quitté l'époque de l'holocène, où sont nées les civilisations humaines, dans un contexte écologique relativement stable et équilibré. Depuis 1950, nous sommes entrés dans ce que les scientifiques ont baptisé l'anthropocène: l'exploitation des ressources de la planète a dépassé le point d'équilibre et provoqué une instabilité climatique et écologique croissante. Nous allons tout droit et de plus en plus rapidement, vers la fin d'un monde, prévisible dans les 25 années qui viennent, vers une apocalypse caractérisée par des changements climatiques irréversibles, une perte sensible et inéluctable de la biodiversité et de la productivité des sols et des mers.

Sur la route de la vie, les sirènes hurlent de toutes parts, et les scientifiques presque unanimes pour une fois, nous avisent qu'il est sans doute déjà trop tard pour s'assurer d'un changement global à notre portée. Parmi ces experts, Ian Angus occupe une place à part. Écologiste et militant de la gauche socialiste canadienne, Ian Angus est ce qu'on appelle un activiste, analyste et militant, classé comme écrivain marxiste indépendant. Il est rédacteur en chef du site Climate and capitalism (<https://climateandcapitalism.com/tag/ian-angus/>) dont la renommée est importante.

À qui la faute, ou plutôt la responsabilité principale? La plupart des chercheurs et analystes vont viser l'humanité dans son ensemble: depuis son apparition, l'être humain se serait révélé l'animal le plus pollueur, le plus destructeur et le plus gaspilleur. À chacun donc de trier et de recycler ses déchets, de jardiner son coin de terre avec *éco-nomie*, c'est-à-dire en s'efforçant de respecter les lois de la nature, ses cycles, son rythme de production et sa diversité. Ian Angus et beaucoup d'autres rejettent cette interprétation qui vise à nous détourner des vrais responsables. En fait – et l'expression vaut ici son pesant – c'est le capitalisme qui, depuis bientôt six cents ans, déploie sa logique économique de plus en plus dévastatrice, sans souci de préservation, encore moins de restauration des ressources naturelles et «humaines» qu'elle exploite, domine et aliène. À travers sa courte, mais tragique histoire, le capitalisme a sans cesse reproduit sa logique d'accumulation et ses impératifs. Ian Angus dénonce avec force et conviction cette logique qu'il qualifie de «suicidaire», basée sur une croissance continue, une transformation globale des biens, des services et des personnes en marchandises, la consommation toujours augmen-

tée des ressources, des énergies, des aliments et de la biosphère, par l'exploitation de l'homme par l'homme. La plupart d'entre nous subissent cette course insensée aux profits, au prix d'une nature polluée et épuisée, mais aussi d'une humanité dégradée et d'une civilisation en péril.

Au fil d'un exposé très fortement argumenté, Ian Angus établit des ponts solides entre l'approche matérialiste et marxiste et la perspective écologique. De plus, il en tire les conséquences pratiques: à ses yeux, le capitalisme «progressiste» est une contradiction impossible, y compris sous ses formes détournées de capitalisme d'État, hier soviétique, aujourd'hui chinois. Les capitalistes les plus éclairés constatent et déplorent eux aussi les effets écologiques désastreux de leur mode de production. Mais ils comptent sur de nouvelles technologies pour y remédier et en faire profit, tout en faisant ressurgir un capitalisme «social» et généreux, keynésien et plus «vert».

Ian Angus n'y croit pas: pour dépasser la crise actuelle, il nous faudra renverser et dépasser le capitalisme, en suscitant et en animant une révolution écologique globale des modes de production, y compris ceux des idées, et, au lieu de prévoir un leadership intellectuel et politique, en travaillant et en accompagnant un mouvement social massif, de la prise de conscience à la prise de responsabilité. Partout où c'est possible, Ian Angus suggère la formation de contre-pouvoirs, avec le but d'imposer une «économie politique écologique», même si cette suggestion ne permettra selon lui que des gains de temps. De plus, le marxiste qu'il est comprend bien que les humains changent en changeant le monde par des luttes de terrain; il préfère donc un mouvement de masse plutôt qu'une cellule de gauche socialiste radicale qui n'attire qu'une minorité. Et Ian Angus nous rappelle les mots d'Antonio Gramsci: «Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté.»

Voilà donc un document très utile à lire et à méditer. Je dis «document» à cause de la méthode rédactionnelle. Ce livre n'est pas un livre; il est plutôt bâti et rédigé comme un recueil d'arguments, de fiches de travail et de citations plus ou moins encombrantes. On dirait une thèse de doctorat raccourcie. Chaque chapitre semble un article séparé des autres. L'harmonie y perd beaucoup, aux dépens du plaisir et des intérêts de la lecture. Puisse y pourvoir une réédition...

Jean Carette
Ph. D., retraité